



2 B 70815

uni

Les révolutionnaires sont finalement  
devenus les plus arriérés de tous les  
Occidentaux sans cesser d'être les plus  
perturbateurs.

Auguste Comte

Rédaction :  
Paul-Eugène Rochat  
7, ch. de Grande-Rive, Lausanne

Administration :  
Jean-Philippe Chenaux  
4, av. Edouard-Rod, Lausanne

B.P. Cantonale et Univers.  
Palais de Rumine  
Lausanne

Paraît 10 fois par an

Abonnement annuel :  
Fr. 3.-

CCP II 224 94 Lausanne

action

REVUE ÉTUDIANTE D'ACTION CIVIQUE

Problèmes  
de l'EPUL

## Expériences d'un stage en usine

Le stage en usine guette l'élève-ingénieur comme le chacal sa proie ; ce lieu commun des débats sur la formation de l'ingénieur prend suivant les personnes ou les saisons un profil bien différent : bête noire des vacances pour la plupart, ces vacances attendues pourtant avec tant d'impatience après la comédie des examens propédeutiques. Le stage est pour d'autres un moyen efficace d'arrondir une escarcelle étudiante, ou bien l'occasion d'effectuer un long voya-

ge : on en a vu partir au-delà du cercle polaire ou se perdre dans les sables du Hoggar.

Mais à en croire nos aînés, ceux de l'entreprise, le stage est la première épreuve décisive, les premières heures de vérité de l'élève ingénieur : « on connaît le rôle de la chance dans les examens »... et... En fait, comme on le voit, c'est une douce et bien maigre vengeance pour l'ancien, et l'occasion de s'attendrir sur la jeunesse maladroite

et pleine de bonne volonté, mais il faudra subir avec patience et bienveillance l'apologie rituelle de la pratique et se pénétrer de la grandeur de ses vertus ! Bien que l'on puisse affirmer que notre école d'ingénieurs ne donne pas un enseignement exclusivement « didactique », nous ne sommes pas à l'abri de l'épreuve du stage, il offre une formation « de participation » qui complète la première et peut même la justifier.

Le caractère fatal du stage se double parfois, cependant, d'une promesse de satisfaction exotique aventurière ou lucrative qui le cadre suffisamment pour que, le poids des choses aidant, l'on se trouve un jour et parfois un peu malgré soi, après la « modification » du voyage, à la porte de l'usine avec mission d'y rester un mois ou deux.

Là, plusieurs petites déceptions nous attendent : l'inertie de l'administration dans les grandes maisons, le rôle du papier, la valeur du temps, par exemple. Pour les employés il s'agit le plus souvent de passer le temps, d'attendre les six heures libératrices, et, plus loin, le samedi prometteur, quand ce n'est pas la retraite.

Mais dès que l'on prend contact avec la direction de l'entreprise, le papier s'affirme. C'est là que l'on peut apprécier la suprématie manifeste du titre glorieux d'une école, qui répond, elle au moins, à son nom, sur le papier impeccable qui sort de son secrétariat.

Dans l'usine, le papier est roi : a beau mentir qui vient de loin, a beau mentir surtout qui n'a pas de papier.

Au moment de ces premières entrevues, la pratique du stage lucratif montre qu'il est bon de faire connaître d'emblée avec les titres universitaires que l'on possède, les prétentions que l'on a, ainsi que le domaine d'activité que l'on préfère.

Il arrive alors que l'on vous accorde plus d'égards ou que l'on vous associe plus concrètement à la vie de l'usine, en vous présentant tel responsable, ou en vous faisant suivre le développement de constructions intéressantes qui ne font pas partie du service où vous êtes directement attaché.

## « Malfaisant et trompeur »

(Panurge d'après Rabelais)

Dans le dernier numéro d'UNIAC, Suzette Monod disait son fait à un certain « Panurge », redresseur de torts de service à l'hebdomadaire « Coopération ». Le sieur est généralement virulent ce qui pourrait être une qualité pour un polémiste s'il n'était aussi déplorablement... anonyme. Il a consacré l'un de ses derniers « propos » à S. Monod et à « Uni-Action ».

« Panurge » écrit ceci : *C'est ce qui m'a valu une bordée d'injures de la part d'une jeune étudiante. Edifier tout un article sur une citation tronquée, cela porte un nom en français, mademoiselle !* Notre camarade n'a rien « tronqué » du tout. Elle a extrait quelques lignes, ni plus ni moins sottes que l'ensemble de l'article, et ridiculisé le Monsieur. Cela s'appelle faire de la polémique et en faire loyalement puisque Suzette, elle, signe ses articles ce qui est l'honnêteté même lorsque l'on prend à partie une personne ou un journal.

En revanche, insulter les gens en se camouflant derrière un pseudonyme n'est plus que de la lâcheté. S'adressant à une demoiselle, cette lâcheté se double d'une goujaterie. « Cassandre », chez nous, ne fait pas d'attaques personnelles. Lorsque nous en faisons, nous, nous signons. Mais au fait, ce pseudo de « Panurge » que dit-il ? Rabelais écrit, chapitre seizième de « Pantagruel », que Panurge a 63 manières de se

procurer de l'argent, dont la plus honorable et la plus commune était par façon de larcin furtivement fait — malfaisant, pipeur (tricheur ou trompeur), buveur, batteur de pavés, querelleur... De deux choses l'une. Ou le ténébreux querelleur de « Coop » connaît la définition de Panurge et estime qu'elle lui convient (auquel cas nous le félicitons de la parfaite conscience qu'il a de lui-même et sommes, pour une fois, d'accord avec lui) ou bien... il n'a jamais lu Rabelais ! ce qui paraît plus probable.

Il écrit d'autre part ceci : *Une étudiante non-engagée politiquement — il me plaît de voir des jeunes réagir si sainement(???) — me signale « qu'ils (Uniac) font régner un climat détestable dans les milieux étudiants » ! ? !* Qui est ce (faux) témoin anonyme ? La lâcheté serait-elle contagieuse ?

« Panurge » poursuit : *Le plus étonnant de tout cela, n'est-ce pas qu'un journal d'extrême-droite puisse survivre chez nous ?* Puis il parle d'un faible nombre d'abonnements (qu'en sait-il ?), de publication déficitaire (prouve-le, beau masque), d'amélioration de la qualité du papier (ce qui est faux et montre qu'il ne connaît rien à la question) et demande enfin : *D'où proviennent les fonds ?*

(Suite en page 3.)

(Suite en page 2.)

# Retour sur l'égalité

Dans un précédent article nous avons laissé entendre que la démocratie individualiste et libérale que nous connaissons nous menait à plus ou moins brève échéance au communisme. Nous nous étions fondé, pour une part, sur une extension de la notion d'égalité qu'il s'agit maintenant, non pas de repousser ou d'idéaliser à priori, mais d'examiner de plus près pour éviter la « zozologie » qui s'attache à ces termes passe-partout.

Face à ce problème, trois positions principales se sont manifestées selon que la question de la nature humaine est pensée dans un système idéaliste, nominaliste ou réaliste. Ce journal n'étant pas une revue métaphysique, nous nous efforcerons d'analyser des attitudes pratiques plutôt que des théories philosophiques.

Dans la première de ces conceptions l'unité de la nature humaine est affirmée dans l'abstraction d'une Idée au sens platonicien du terme. L'égalité essentielle est seule réelle au mépris des inégalités tant naturelles que sociales qui, sans être niées véritablement, sont refusées. Les inégalités de nature l'étant de manière spéculative, repoussées comme de simples accidents sans valeur, les inégalités sociales l'étant de façon pratique. L'erreur n'est pas d'affirmer cette égalité essentielle de la nature humaine mais de ne voir qu'elle au détriment des inégalités singulières et personnelles qui, tout outrées qu'elles puissent être par l'injustice des hommes ou des institutions sont aussi nécessaires à l'accomplissement de la vie que les différents rouages d'une montre à son bon fonctionnement. Issue d'une notion idéale et angélique, d'une notion de perfection et de noblesse cette position aboutit à un égalitarisme absolu, à la victoire de la masse sur la personne, de la loi du nombre et de la quantité. Des forces instinctives telles la haine de toute supériorité, l'envie, la jalousie s'ajoutent alors à cette hérésie intellectuelle.

La conséquence de cette conception, est le nivellement de tous les dons et privilè-

ges tant sociaux que naturels ; les qualités ne pouvant l'être, de par leur nature, ne trouvent pas de place dans une telle société, du moins à titre personnel. Mais, détachées de sujet, elles sont admises en tant que reflet de la masse souveraine qui se personnalise alors dans un surhomme ou demi-dieu. Une dialectique qui n'est ici qu'esquissée mène infailliblement au totalitarisme, lequel est de même le terme de la position nominaliste.

Celui pour qui l'égalité de nature de l'homme n'est qu'un mot, car, soit bêtise soit réflexion égarée, il n'attache de réalité propre qu'au sensible et non à l'intelligible, il lui suffit d'ouvrir les yeux pour constater les inégalités de tout genre présentes partout. Il commet alors l'erreur contraire à celle signalée plus haut ; il ne voit et n'affirme que l'inégalité observable, ne percevant pas l'égalité essentielle qui est intelligible. Par un besoin de rationalisation paradoxal, de fausses catégories spécifiques sont alors délimitées sur la base d'inégalités personnelles. Là aussi des forces instinctives, telles l'orgueil, la volonté de puissance, le besoin de domination sous-tendent cette pseudo-logique. Ces catégories faussement spécifiques reposent sur de fausses essences, soit sociales et ce sont les castes, l'esclavagisme, les privilèges de naissance et d'argent, soit biologiques et c'est le racisme. La classe ou la race supérieure concentre en elle tous les privilèges et toute la dignité de l'essence humaine.

Telles sont, sommairement indiquées, deux démarches possibles et contraires face à cette notion d'égalité. Ces deux attitudes ont ceci de commun d'être fausses ; chacune ne retenant et n'exaltant qu'une face du problème, la première par idéalisme et envie, la seconde par empirisme et orgueil. L'autre caractéristique est l'aboutissement au totalitarisme, étant bien entendu que les stades intermédiaires sont nombreux et que l'identité est à la limite. (A suivre.)

Jean-F. BRUTTIN.

## L'avis du lecteur

### Les beautés du temps présent

Il faut souligner l'impression mitigée que m'ont laissé nos autorités les plus hautes, en participant le 23 décembre 1962 à la commémoration du vingt-cinquième anniversaire de la Loterie romande. Quelle lamentable et vulgaire commémoration, en fait la mise sur piedestal orné et doré des jeux de hasard, dont on voit, à tout instant, dans les rues de Lausanne, les officines.

C'est ainsi sans doute qu'on entend travailler au bon moral de nos populations ! Puisque, comme l'annonçait la radio ce jour-là, des représentants des Conseils d'Etat des cinq cantons romands étaient présents à la cérémonie, ainsi que l'ancien syndic de Lausanne, présentement le président de la Société de la Loterie de la Suisse romande, et l'actuel, sans oublier qu'allions-nous faire, une des premières magistratures de Suisse qui n'était là, cependant, ajoutait la radio, qu'à titre personnel. On voit ce qu'il faut penser de cette restriction...

Cette précipitation de nos Autorités à participer à cette manifestation me paraît d'autant plus déplacée que quelque quinze jours plus tard, les obsèques de notre grand dramaturge René Morax se déroulaient à Morges en dehors de toute participation de ces mêmes Autorités ! « Aliénor », « La Nuit des Quatre-Temps », « Charles le Téméraire », « Judith »... nous savons aujourd'hui que vous ne comptez pas autant qu'un « gros lot » aux yeux des princes de hasard qui nous gouvernent.

Il n'est pas exagéré de voir, dans cette confusion des valeurs, une caractéristique de notre temps.

J. M.

## Expériences d'un stage en usine

(Suite de page 1.)

On peut ainsi apprendre le métier avec plus d'intérêt, en parlant librement avec les contremaîtres, dessinateurs ou chefs de travaux, qu'au moyen de l'étude personnelle. En mécanique en particulier, le récit des ratages, des casses, des défauts ou des accidents des machines que peuvent faire les vieux ouvriers de l'entreprise se révèlent aussi instructif qu'il est parfois spectaculairement intéressant : avant de savoir comment faire une machine, il vaut mieux savoir comment ne pas la faire, les qualités des machines — comme celles des gens — sont parfois plus discrètes que leurs défauts et frappent l'esprit d'une manière plus évidente.

A cet égard, la place dans l'usine qui permet le plus de liberté et le plus de possibilités dans la connaissance des « vétérans » du métier, se révèle être le bureau d'études : un emploi de dessinateur permet très bien de descendre régulièrement, chaque matin par exemple, faire un tour général des ateliers. Le contraire est plus difficile, car forcément épisodique : il ne permet donc pas de connaître les ingénieurs ou administrateurs, le « brain trust », de l'usine.

La promenade quotidienne dans les ateliers possède un autre avantage incontestable : en plus d'une vue d'ensemble de la fabrication, elle permet de se libérer de ce que l'on pourrait appeler le « poids de la technique ». Le bruit et la complexité d'une machine entièrement montée peut fasciner et laisser une impression de vide lorsque l'on reste trop longtemps en face ! Il y a beaucoup de choses à voir dans une machine. On ne peut prétendre tout remarquer, ou apprécier en peu de temps. C'est là que l'on sent la justesse d'une expression de manœu-

vre : « Il faut voir ».

A la fin d'un stage, on peut aussi se rendre compte de ce que l'ouvrier attend de l'ingénieur. Il semble qu'il soit prêt à lui pardonner une maladresse s'il lui arrive de vouloir se servir d'un outil, mais peu d'entre eux seront enclins à pardonner une erreur de calcul, une ignorance dans le domaine des études scientifiques, qui n'est pas celui de leurs compétences.

Il arrive aussi cependant que la force physique de l'ingénieur soit déterminante en cas de contestation de plans ou d'une conception : non pour régler rapidement l'affaire, mais simplement pour soulever et manier les pièces à usiner et s'associer ainsi au travail à accomplir.

Ce sont certainement des détails, mais on ne se défend pas de l'impression, après un séjour en usine, que les rapports humains, la science de la sympathie, comptent plus que les connaissances scientifiques.

X. F., ing. Epul.

## Panurge, malfaisant et trompeur

(Suite de la page 1.)

Ici, amis lecteurs, suivez-nous bien. « Coopération » a un prix d'abonnement de 6 fr. par an, soit 600 centimes pour 52 semaines, c'est-à-dire : 11,5 centimes (!!!) pour un numéro de 20 pages avec tirage couleur ! *Uniac* se vend 30 c. le numéro ; l'abonnement annuel est de 3 fr. Mais nous ne paraissions que dans la mesure où les abonnements nous le permettent (nos amis le savent bien et ne nous en veulent pas) ; ainsi, en 1962, nous avons publié non 10 numéros, mais 4. *Uniac* s'est donc vendu 7 fois plus cher que « Coop » et ne représente cependant (au point de vue frais d'impression) que le dixième de ce dernier. De plus, nous n'avons ni frais de rédaction, ni frais d'administration, l'une et l'autre étant assurées bénévolement par des étudiants. Si *Uniac* est « déficitaire », comme le prétend « Panurge », qu'en est-il de « Coopération » ?

Tout simplement, ce journal est distribué gratuitement aux acheteurs de la « Coopé » (et même à des gens qui ne s'y servent pas). Lorsque l'on fait des achats dans un magasin « Coop » (des nouilles, par exemple...) on reçoit en prime les articles de « Panurge » comme d'autres magasins donnent un ballon rouge ou un petit canard. On voit à quel point les épiciers-« journalistes » de « Coop » sont qualifiés pour demander des comptes aux autres journaux !

Le valeureux anonymographe termine ainsi son propos : *...nous ne pouvons manquer d'être troublés par la diffusion massive d'idées si étrangères à notre idéal démocratique, et dans un milieu étudiant, l'élite de demain !* Que notre Constitution fédérale est donc mal faite, elle qui prévoit à son article 55 la liberté de presse. Si l'article en question était libellé : « La liberté de presse est garantie à l'usage exclusif des personnes qui conforment leurs opinions à celles professées par le seul « Panurge », un grand pas serait fait sur le chemin de la vraie démocratie (populaire)...

Mais que dire de cet « idéal démocratique » panurgien qui, outre une conception aussi originalement particulière de la liberté d'expression, comprend la défense d'opinions politico-commerciales par le moyen d'attaques personnelles faites sous le masque de l'anonymat ?

Saisissons l'occasion de présenter nos doubles félicitations à Suzette Monod : pour avoir reçu le prix de la fondation Fleuret pour ses brillants examens, récompense de son intelligence et de son travail, et pour avoir été insultée par le plus sot et le plus lâche des fabricants de textes anonymes, preuve de son honnêteté et de sa lucidité politique. Et nous signons, comme c'est la coutume ici.

Paul-E. ROCHAT.

P. S. « Panurge » nous colle l'étiquette d'extrême-droite que nous avons rejetée, avec toutes les autres, dès notre premier numéro. Nous reviendrons sur ce point dans le prochain *Uniac*.

ZOOLOGIE par Suzette Monod

## Masochisme occidental

Non ! Je n'ose pas y songer ! Et vous ?... Evidemment, c'est un pur hasard, mais osez-vous imaginer quelles en auraient été les conséquences, si, au lieu de « SS » angolaises et algériennes (SS = abréviation utilisée dans les VU pour désigner les semaines de solidarité), on avait parlé de « SS » katangaises, ou de « SS » en faveur des blancs massacrés au Congo et en Algérie ? Et si ces « SS » avaient été citées par d'autres journaux que les VU ? Autant mettre une croix sur ce sujet brûlant...

Puisqu'un mouvement étudiant organise une conférence sur la politique et la subjectivité, empressons-nous, à l'appui de sa thèse, sans doute, de relater le fait suivant : C'était à Bruxelles<sup>1</sup>, au cours d'une assemblée qui se voulait apolitique, et qui promettait de l'être, grâce à la bonne volonté de chacun. On demande si quelqu'un a une proposition à faire. Un barbu se lève, représentant un journal quelconque que je ne nommerai pas pour ne pas lui faire de la réclame, un barbu se lève donc, et, après une petite introduction sur les plaisirs sains de la « démocratie sans classes », demande que l'on interdise l'entrée de l'Assemblée aux journaux d'« extrême-droite ». De l'extrême-gauche, point ne parla... La motion fut écartée d'office, car elle n'avait que faire dans une discussion essentiellement technique sur les échanges d'informations entre les universités. Cependant, elle permit une fois de plus de constater quel sens personnel de l'équilibre et de la justice possèdent certaines personnes.

Dans le même ordre d'idées, mais passant du manque d'objectivité le plus grossier à l'hypocrisie la plus raffinée, on ne peut s'empêcher de rapprocher de la notion tant rabâchée de coexistence pacifique, cette déclaration de M. Kroutchev, déclaration qui accompagnait une aide financière aux nations africaines : « Aide destinée à la liquidation complète du colonialisme sous toutes ses formes et dans tous ses aspects classiques ou nouveaux ». Et l'on s'accordera à dire que l'aide des « démocraties populaires », elle, est désintéressée ; on battra sa coulpe à cause du caractère prétendu colonialiste de tout secours venu de l'Occident ! On se complaira dans un complexe dangereux de culpabilité, pendant que d'autres personnes joueront les généreux donateurs. Elles doivent bien rire, ces personnes, tandis que, sans crainte même d'anéantir les premières bases économiques de jeunes nations, elles prétendent extirper de ces mêmes nations le « mal colonialiste ». Tout vide doit être comblé. Et ce ne sera pas aux jeunes nations qu'on laissera ce soin, quoi qu'on en dise ; ce vide sera comblé par un nouveau colonialisme, celui de l'Est, nouveau colonialisme d'autant plus redoutable qu'il est jeune, sans scrupules et difficilement décelable, parce qu'admirablement déguisé ; difficilement décelable, aussi, parce que l'on s'acharne à ne pas le voir... Il y a des gens qui doivent bien rire de l'entêtement que met l'Occident, sous prétexte de largeur de vues, à n'être plus objectif, à se croire seul mauvais, et tout mauvais.

S. M.

<sup>1</sup> NDLR. Il s'agissait de l'Assemblée Européenne de la Presse Etudiante (où notre amie Suzette MONOD représentait *UNIAC*) qui siégea les 10 et 11 février 1963, réunissant deux cents journaux et douze pays d'Europe. Nous parlerons plus longuement de cette assemblée et de ses buts au prochain numéro.

## La dialectique du nœud coulant

« Réduire le roman à son anecdote, ou ramener à une simple extériorisation visuelle ce qui constitue littérairement une souveraine tension dialectique de l'intériorisation extériorisée et de l'extériorisation intériorisée ne pouvait que le trahir profondément, une toujours plus grande fidélité à la lettre produisant, par un paradoxe fatal en nœud coulant, une toujours plus grande infidélité à sa pleine réalité esthétique. » (F. Buache dans la « Tribune de Lausanne » du 17. 2. 63.)

On sait depuis longtemps que le charabia incompréhensible émerveille les ignorants. (Ce principe est d'ailleurs à l'origine de la vogue que connaît aujourd'hui le progressisme dans certains milieux.) Molière en riait déjà ; cf. le valet Lucas dans le « Médecin malgré lui » : « Oui, ça est si biau que je n'y entends goutte ». Mais quand de telles proportions sont atteintes, on est en droit de se poser des questions.

Heureusement que la « Tribune » publie aussi la liste des pharmacies de service le dimanche. Après lecture des affolantes chroniques de M. Buache, les lecteurs ont besoin de se ravitailler en aspirine !

L'ASSOCIATION  
DES AMIS DE ROBERT BRASILLACH  
annonce la mise en souscription de  
L'OEUVRE COMPLÈTE DE R. BRASILLACH  
en 12 volumes

Pour tous renseignements, prière de s'adresser au Président, Pierre Favre, Case Saint-François 1214, Lausanne.

# Lettre à un Progressiste

Nous n'avons pas de chance lorsque nous nous mêlons de discuter. Dans une première lettre, je vous suggérais de réfléchir aux moyens de lutter contre le colonialisme soviétique. Or vous me prouvez que l'Union soviétique n'a pas de colonies. Bien plus, chacune des Républiques est libre de quitter l'Union si la majorité de ses habitants le désire. C'est la Constitution qui l'affirme. Vous soulignez avec pertinence que les cantons suisses ne possèdent pas ce droit à la sécession, et que par conséquent les Lithuaniens ou les Ossètes sont beaucoup plus libres que les Appenzellois. Mais en même temps vous me rassurez : aucune des nationalités de l'Union soviétique ne montre la moindre velléité séparatiste, et les élections prouvent un attachement indéfectible et général au système politique et à l'ordre social communiste. Quant aux satellites, vous corrigez également ce que mon opinion pouvait avoir de vicieux. Ils sont, m'expliquez-vous, des alliés pleinement indépendants. La Hongrie n'est pas davantage une colonie des Soviétiques que la France n'est une colonie américaine. Sur ce point encore, vous avez raison ; de Gaulle ne semble pas se ranger aux ordres du jeune Kennedy.

Aujourd'hui, je renonce à vous demander une prise de position. L'expérience montre que nous ne pouvons nous entendre sur un point de théorie. Je vous propose une action, presque une vocation.

Comme vous savez, la suppression des horreurs colonialistes n'a pas suffi à régler

toutes les difficultés algériennes. On n'efface pas en quelques mois les conséquences d'une oppression féodale qui dura cent-trente ans. L'Algérie n'a pas connu la chance du Yémen et de l'Arabie saoudite, qui ne furent jamais colonisés, ce qui leur assure, outre la stabilité politique, un développement économique et social qui fait envie à tous les pays arabes.

Comme les Européens s'attribuaient tous les postes intéressants, et toutes les bonnes places, l'Algérie manque partout de personnel spécialisé. De ce fait, vos amis de là-bas ont du trac. Le gouvernement d'un pays n'est vraiment pas aussi facile qu'un cambriolage de bureau de poste.

Alors, pourquoi n'iriez-vous pas les aider ? Puisque l'idée ne vous en vient pas, je me permets de suggérer. Plusieurs fois, vous m'avez dit combien vous vous sentiez responsable envers les ex-colonisés. Certes pas directement. La Suisse a fait preuve, dans ce domaine, d'une modération remarquable, et dont nous sommes justement fiers. Mais vous vous sentez responsable comme Européen, car nous avons tous commis, collectivement, le crime de colonialisme. Alors je ne vois plus pour vous qu'un seul moyen de vous purifier : mettez-vous à la disposition des victimes de l'impérialisme, et payez de votre personne. Et d'ailleurs que craindriez-vous, du moment qu'il n'y a plus là-bas de parachutistes ? Vous appréhendez peut-être qu'on vous traite comme un vulgaire consul de France, ou que votre femme soit enlevée

et se fasse nationaliser. Lorsque nous avons parlé ensemble de tels épisodes, vous avez chaque fois souligné que le processus de décolonisation commençait de manière violente, et qu'il ne fallait pas se formaliser. Ce qui constitue la règle pour les autres la constituerait pour vous ; si je me rappelle bien vos propos, il ne faut jamais prendre au tragique des inconvénients personnels qui vont dans le sens de l'histoire, d'autant plus que seul importe ce qui est collectif.

Et j'ai, dans l'affaire, mon point de vue. Depuis que je m'intéresse à la politique, et surtout au comportement des intellectuels, une malchance me poursuit. J'ai rencontré force gens qui péroraient sur la question ouvrière. Pas un seul ne savait ce qu'est vraiment une usine, comment arrive une grève, ou quelles peuvent être, pour une famille, les conséquences d'un litige avec l'assurance-invalidité.

J'en ai connu un, qui était un garçon de bonne volonté, communiste ou sympathisant, comme vous. Il voulut agir et connaître, et il partit au bout du monde, où il s'occupe de gens qui sortaient des camps et des prisons communistes, ce que vous nommez des ennemis de classe. Mais je tiens à vous dire que ses idées changèrent sensiblement, alors que ses camarades restés au pays demeurèrent fermes, et le renièrent. C'est peut-être un danger de ce genre qui vous retient. Votre petit système de pensée risquerait de ne pas supporter le choc avec le réel, et vous y tenez, à votre système ; que feriez-vous sans ça ? Comme disait un moraliste : la servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer.

Cassandra.

## Les étudiants chassés du Paradis

L'interdiction faite aux étudiants africains en Bulgarie de former une association a fait l'objet d'informations transmises de Sofia par l'Agence France-Presse, l'Associated Press et l'United Press et notamment insérée par « Le Monde » les 15, 16, 17, 20 et 21 février).

Jusqu'au 20 février, la presse communiste observa sur ces événements un silence prudent mais, ce jour-là, « L'Humanité » avoua : « LA POLICE A DISPERSÉ LES MANIFESTANTS ET PROCÉDÉ A QUELQUES ARRESTATIONS », les manifestants étant, répétons-le, des étudiants africains demandant à constituer une association.

On attend avec impatience les intéressantes « prises de position » auxquelles ne manqueront pas de se livrer les super-défenseurs des étudiants opprimés dans le monde. Nous nous souvenons que MM. V. Ruffy et G. Delaloye, lors d'une assemblée des SSP avaient dit de bien belles choses (rehaussées, pour le premier nommé, par de jolis mouvements de barbe) sur la « solidarité estudiantine ». On risque d'attendre longtemps. Pour ces farceurs, les étudiants brimés ne sont intéressants que dans la mesure où ils pensent « bien ». Les mal-pensants — même Africains ! — peuvent être « dispersés » et arrêtés, ça n'a aucune importance ; du moment que les flics sont communistes, tout cela est digne et juste. Mais supposez un instant que ce soit à Paris ou dans n'importe quelle ville

d'Europe occidentale que la police interdise à des étudiants Africains de constituer une association et emprisonne les manifestants, vous imaginez les rugissements de l'AGE ; il y en aurait au moins deux pages dans les « VU ». On attend d'ailleurs depuis longtemps que les paladins du droit et des « Immortels Principes » veuillent bien manifester en faveur des étudiants coffrés par Castro. Un récent rapport de la Commission Internationale des Juristes a révélé l'effroyable arbitraire qui s'exerce à Cuba au détriment (entre autres) des professeurs et des étudiants qui ne partagent pas les idées du barbudo. Mais les porte-parole de la « conscience universelle » (à éclipse) s'en soucient comme de colin tampon. Il ne suffit certes pas d'être étudiant pour avoir droit à la solidarité — à sens unique — de ces beaux esprits, il faut encore être moscoutaire.

Nous constatons également ceci : il semble bien qu'en « démocratie populaire », l'étudiant, pour prix de ses études, ne dispose plus que du droit de se taire. Soumis pieds et poings liés au gouvernement qui lui « offre » ses études, il doit nécessairement — sans distinction de couleur de peau, il est vrai — penser comme ce gouvernement. C'est, en somme la servitude sans discrimination. Et cette « démocratisation »-là, les admirateurs inconditionnels du système communiste peuvent la garder dans leur boîte à malices. Nous

n'en voulons pas pour la simple raison que c'est là payer un peu cher le prix des études. Si MM. Ruffy et Delaloye, qui parlaient à Sciences Po de la défense des libertés académiques (qu'ils n'ont ni définies, ni énumérées ; il s'agissait d'ailleurs de ces libertés à l'étranger), sont toujours dans d'aussi bonnes dispositions, ils devraient aller tenir leurs beaux discours derrière le rideau de fer. Quelque chose nous dit que l'on en a plus besoin qu'ici.

Il est vrai que là-bas, on ne leur laisserait peut-être pas tenir les propos qu'ils ont toute liberté de proférer ici.

PER.

uni - action

Abonnement annuel : Fr. 3 -

C. c. p. II 224 94 Lausanne

### Voulez-vous nous aider ?

Vous pouvez le faire de trois façons :

1. En vous ABONNANT à UNIAC ;
2. En faisant connaître votre journal autour de vous et en nous faisant de nouveaux abonnés ;
3. Par vos conseils et vos suggestions.

Dès le début du semestre d'été, nous reprendrons nos conférences. Nous prions également ceux de nos amis qui seraient intéressés par la création d'un cercle d'étude des amis d'UNIAC de se faire connaître en écrivant à la rédaction.

U - A.